L'écriture de l'histoire

Michel Foucault et Michel de Certeau

Jean-Paul Resweber

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/leportique/637>

DOI : 10.4000/leportique.637

ISSN : 1777-5280

Éditeur

Association "Les Amis du Portique"

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2004

ISSN : 1283-8594

Référence électronique

Jean-Paul Resweber, « L'écriture de l'histoire », *Le Portique* [En ligne], 13-14 | 2004, mis en ligne le 15 juin 2007, consulté le 25 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/637> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/leportique.637>

Ce document a été généré automatiquement le 25 mars 2021.

Tous droits réservés

L'écriture de l'histoire

Michel Foucault et Michel de Certeau

Jean-Paul Resweber

- ¹ Michel de Certeau, historien et théologien de la fable mystique, philosophe de l'histoire du politique et du religieux, sociologue des pratiques culturelles, a su, comme il le reconnaît, honorer la dette qu'il a contractée envers ses maîtres. Il a d'abord étudié l'histoire de la spiritualité à partir de l'œuvre de Henri Brémond, la critique textuelle avec Jean Orcibal, la lecture des cartes anciennes avec François de Dainville, l'ethnographie des lieux sacrés avec Alphonse Duprond. Il s'est aussi intéressé à l'École des Annales, notamment au Marc Bloch médiéviste et aux historiens de la troisième période, comme François Furet et Jacques Le Goff, tout en critiquant les historiens de la première période, illustrée par les jugements tranchés de Lucien Febvre sur la Réforme et ceux de la deuxième période, illustrée par le geste de la synthèse impériale réalisée par Fernand Braudel. Il doit son attitude critique à la priorité épistémologique qu'il donne à l'analyse du langage sous tous ses aspects en fréquentant A. Greimas, à la lecture qu'il pratique du second Wittgenstein, le penseur de la limite, à la méthode anthropologique qu'il met en œuvre en lisant Marcel Jousse et Claude Lévi-Strauss, à l'exégèse rigoureuse qu'il a entreprise de l'œuvre de Freud, et surtout à la recherche qu'il a conduite, sans pour autant exercer la psychanalyse, avec le Lacan fondateur de l'École Freudienne auquel il est resté fidèle. Mais le maître de Michel de Certeau (1925-1988) – mieux vaudrait dire le frère –, c'est Michel Foucault (1926-1984), avec lequel il a toujours mené un dialogue constant et constructeur. De Certeau commente Foucault, en le lisant au fur et à mesure de ses parutions ¹. Il le cite, le critique, le corrige. Les deux hommes se sont fréquentés et estimés, mais le silence de Foucault à l'égard de Michel de Certeau est déconcertant. Tout les rapproche : ce sont deux érudits qui aiment croiser les savoirs, deux historiens qui partagent de fortes complicités épistémologiques et méthodologiques, deux penseurs de l'altérité, de l'écart, de la limite, de la marge, de la coupure, de la discontinuité : deux philosophes interpellés par le regard du politique et de l'éthique ². Ils n'ont pourtant pas les mêmes références épistémologiques : de Certeau a lu et utilisé Karl Popper, Thomas Kuhn et Bruno Latour, il partage avec Foucault un usage analogue de l'œuvre de Canguilhem. Mais chacun a

son maître à penser : Foucault se réclame de Nietzsche qu'il a découvert en lisant Heidegger, de Certeau de Hegel qu'il a découvert chez les Jésuites.

1. La marge et l'écart

- 2 Le rapport de Michel Foucault et de Michel de Certeau incarne un modèle de réception fondé sur le jeu de l'intertextualité. De Certeau écrit dans les marges du texte foucaultien, en interposant, entre les pratiques et les formations discursives qui les commandent, des relais de références épistémiques moins systématiques, plus mobiles, qu'il appelle formalités ou configurations de pratiques ; en élucidant les multiples interactions existant entre les pratiques et les discours et dont rendent compte les pratiques discursives ; en soulignant que les stratégies résultent, en réalité, de cristallisations de tactiques, autour d'*habitus*³ ; en cherchant, en deçà des effets de la subjectivité narrative, l'événement d'une pure énonciation. Il surprend Foucault au lieu même des écarts qu'il pose. Il recherche, sous l'écriture, l'*aleph* d'une parole qui soit la clef des discours. Il interroge le croire qui inspire les jeux de savoir et de pouvoir ainsi que ceux des usages du quotidien. Chez lui, la marge est ouverte par le sujet du désir et par le sujet de la foi. Jean-Joseph Surin, le mystique, témoigne de l'efficacité de la parole qui mobilise le désir, Jaques Roussel dit la magie des mots qui mobilise le plaisir de signifier.
- 3 Tels sont les clivages épistémologiques qui éloignent et rapprochent paradoxalement Foucault et de Certeau. De Certeau tire le texte de Foucault vers les marges de la fable mystique⁴. Quant à Foucault, il résiste à cette sournoise sollicitation par un silence ambigu où se lit moins le rejet que la résistance méfiante aux pièges d'une éventuelle séduction. Sur bien des points, de Certeau a précédé Foucault : la problématique du passage de l'épistémè de la renaissance où le monde parle de Dieu à celle de l'époque classique où le monde entre dans le discours de la représentation est posée et argumentée dans le *Mémorial Favre* (1960) et dans le *Guide spirituel de J.-J. Surin* (1963), bien avant la parution des *Mots et les Choses*⁵. Il en est de même de l'analyse de la Raison d'État, en 1973, de la critique des institutions ecclésiastiques, politiques, psychiatriques, enfin de l'étude des pratiques chrétiennes du régime de la parole vraie (*parrhesia*), de l'aveu, de la culpabilité, de la direction spirituelle, de l'exomologèse que prolongera avec originalité Michel Foucault. Reste que l'un et l'autre se rencontrent sans cesse dans une sorte d'espace de côtoiement qu'il n'ont jamais quitté et qui est celui de l'écriture de l'histoire⁶.
- 4 Comme Michel Foucault, de Certeau accorde une importance capitale aussi bien au lieu occupé par l'historien qu'aux lieux étudiés : ceux des productions culturelles. L'historien met, en effet, en dialogue des lieux : lieux passés et lieux présents, mais aussi, comme dans l'approche ethnologique, lieux présents inexplorés et lieux présents habités par l'observateur. De Certeau désigne le travail de Foucault comme étant une « herméneutique de l'autre » engageant un constant passage, un transit culturel, un voyage inter-spatial : « penser, disait-il, c'est passer à l'autre »⁷. L'historien ramène l'ailleurs à l'ici : « C'est en rapprochant ces lieux discontinus sans y parvenir qu'il donne lieu au sens qui n'est tel qu'au prix d'être toujours perdu »⁸. Il n'existe pas de place idéale qui habiliterait l'historien à défendre une compréhension aussi bien globale que sectorielle du passé. Il en est fini de l'histoire idéologique qui le rend prisonnier d'un observatoire dominant le temps. Ce n'est d'ailleurs pas sans ironie que, dans les *Mots et les Choses*, Michel Foucault nous laisse croire que l'on pourrait faire l'histoire en repérant les émergences, les combinaisons et les analogies existant entre

les pratiques et les discours. Michel de Certeau se place d'emblée dans la perspective ouverte par *l'Archéologie du savoir* (1969) : les structures épistémologiques sont traversées par les conflits et les techniques disciplinaires.

- 5 Attachons-nous à circonscrire le lieu complexe du faiseur d'histoire, car c'est bien ce lieu qui conditionne la production même des objets historiques. Il est certes constitué par les options subjectives de l'historien, mais aussi par les institutions, par les représentations savantes reconnues, par l'autorité des communautés scientifiques, par les découpages disciplinaires. On peut le saisir à l'œuvre dans l'entrelacs que l'écriture tresse entre le *je* de l'historien et le *nous* conventionnel des historiens et qui constitue la trame d'un vraisemblable énonciatif. Peut-être est-ce cette tactique langagière qui accrédite le locuteur à tenir un discours historiographique ⁹ et l'habilite à ouvrir l'espace d'une réception possible de son message.

- 6 Comment écrire l'histoire, compte tenu de la singularité de cette position ? Chez de Certeau, la réponse à cette question se trouve contenue dans le concept d'*écart*. Comme Hubert Mandrou qui fait un écart vers la sorcellerie, Emmanuel Leroy Ladurie vers le monde oublié des paysans, Jaques le Goff vers le monde des pauvres ¹⁰, de Certeau fait un écart vers un mystique oublié et inconnu : J.-J. Surin ¹¹, vers les patois, les idiomes et les jargons rejetés par les rapports officiels de Grégoire et Barère (1793) ¹², vers les possédés de Loudun, vers les tupis du Brésil, vers la prise de parole de mai 1968, vers la créativité des gens ordinaires. Cet écart qui nécessite de faire « un pas de côté » met l'historien en marge de l'institution historique, mais aussi en marge des autres institutions ecclésiastiques, économiques et politiques qui, on le sait, transforment en commentaires les discours et les commentaires en doctrines. Il permet ainsi de faire travailler les méthodes sur les méthodes, pour libérer, par la lecture des sources, des points de vue personnels, qui font bouger, par les nouvelles interprétations qu'ils suscitent, les évidences acquises, les codes établis et l'ordre reçu : « Écriture et lecture se génèrent mutuellement. Par ce travail des textes les uns sur les autres » se produit « un déplacement opératoire » lié à « un écart personnel relativement à un ouvrage » ¹³. Ainsi apparaissent, du même coup, par la réorganisation et la reconfiguration des éléments récoltés, des écarts insignifiants, des détails qui, dirait Paul Veyne, font basculer l'ensemble. Mais ce double geste de l'écart : celui, subjectif, par lequel l'historien conquiert sa place et celui, objectif, qui fait éclater la ligne de partage communément reçue se trouve articulé à un troisième geste plus radical : celui d'un écart assimilé à une visée utopique ou à une fiction. Ainsi les points de vue variés de l'historien font-ils émerger des fêlures, des failles, des discontinuités encore inaperçues au sein des systèmes explicatifs et engagent-ils une confrontation avec la chose fictionnée : le « ça » du regard médical, le « là » du discours du possédé, l'« ailleurs » du désir du mystique.

- 7 C'est finalement à une épistémologie de la *marge* que de Certeau nous confronte. La marge, on le sait bien, disparaît dans la marginalité qui recompose l'institution à côté, en face, en miroir : reste alors la pure coupure du passage effectué, de la transgression satisfaite. Elle se situe dans le jeu de configurations signifiantes qui, pour de Certeau, se présentent comme autant de relais historiques et empiriques des épistémès ou des formations discursives. C'est en faisant un saut dans la marge libérée par la fiction que l'historien peut explorer cette marge interne aux pratiques, s'attaquer à ce reste non élucidé qui a échappé aux analyses antérieures et ainsi renouveler l'interprétation des faits. Mais, ce faisant, il recompose, à l'horizon, de nouvelles marges ou « marches »

qui, situées aux « confins » des pratiques étudiées, relancent le travail de l'interprétation. Aussi le dialogue de l'historien est-il un dialogue entre deux lieux : celui de la marge présente, ouverte par le « pas de côté » de l'historien et celui de la marge enfouie dans le passé et ouverte dans les archives par le regard de l'historien. Chacune de ces marges sert de lieu d'accueil à l'autre. Selon Michel de Certeau, qui reprend ici les idées de Michelet, l'historien s'emploie à calmer les morts envers lesquels il éprouve une dette et une responsabilité. Il est l'ami des plus ignorés et humiliés par la mémoire collective. Il s'entend interpeller par ces morts qui hantent les couloirs des archives. Ces marginaux, il les déloge de leur marginalité et leur offre une marge d'accueil, l'hospitalité d'un espace muséographique situé entre le monde des vivants et celui des morts. L'écriture des livres d'histoire et la muséographie ne sont-ils pas des rituels d'enterrement destinés à apaiser les revenants? Toujours est-il que l'historien n'en a jamais fini de faire revenir l'ailleurs passé vers l'ici présent, car il passe toujours à côté du passé qu'il croise pourtant. Quant au tombeau scripturaire qu'il élève, il creuse encore plus l'absence des revenants. Mais son travail est une façon de pratiquer le deuil, car, à la place de cette douloureuse séparation, il ne cesse de faire surgir de nouvelles représentations.

2. La pratique de la découpe

- 8 C'est bien la pratique de l'historien qui circonscrit le lieu qu'il occupe. Elle est une « opération », au sens chirurgical du terme, une « pratique de la découpe ». Faire de l'histoire, c'est transmuter le document en archives, en le reproduisant et en le réorganisant. Dans le document, point de secteur dormant, mais des archives virtuelles qui sont actualisées par le regard que l'historien porte sur lui. L'*archive* provient d'une *découpe* qui est, au double sens du terme, une *invention*, c'est-à-dire, une découverte et une production. Ainsi converti en archives, le document peut devenir une œuvre mémoriale, un monument.
- 9 Le travail engagé consiste à lire ce qui est visible : la découpe est bien dans le regard de l'historien, mais il consiste aussi à voir ce qui est lisible : la découpe est inscrite virtuellement dans le jeu des énoncés et des discours. Ce chassé-croisé du voir et du lire fait de la pratique historique une herméneutique d'un type spécial alliant traduction et interprétation. Il permet à l'historien de déceler les traces sous les énoncés et de les organiser, en y repérant les indices d'événements jusqu'ici non recensés.
- 10 Michel de Certeau reprend à Foucault ce geste de l'opération historique ¹⁴, mais il le réinterprète à la lumière de l'exégèse et de sa conception des tactiques. L'exégète classe et découpe le document biblique pour en extraire l'archive. Mais il prolonge l'opération archéologique dans une opération herméneutique qui construit ce qui doit être lu (*legendum*). Il s'agit alors d'ordonner ces éléments en fonction de leur appartenance à une même source, de leur mutuelle analogie, de leur fonction de régulation des pratiques et des discours tenus par la communauté. Ainsi, l'exégète analyse-t-il, en remontant vers l'originale, les couches les plus primitives d'un énoncé, en essayant, par exemple, de les rattacher à des énoncés qui témoignent de discours et de pratiques autres, perceptibles dans l'effeuillage des strates discursives. Cette quête de l'origine est bel et bien inspirée par le mythe d'une énonciation pure, mais elle s'épuise à construire, à chaque niveau, des configurations discursives, le discours de sa propre perte. C'est en exégète que de Certeau s'attache à « suivre les cheminements secrets, les résurgences et les avatars des multiples copies d'une lettre dont l'original est perdu » ¹⁵.

- 11 Appliquée à l'histoire, la méthode exégétique nous livre la logique sinusoïdale de parcours discontinus. Mais elle rend compte aussi et surtout de l'adossement des énoncés analysés à des pratiques communautaires. Ce constat serait bien banal, si l'écriture biblique ne venait consigner et légitimer la réception qui en est faite par un groupe de croyants, une église, une société d'adeptes. L'historien-exégète s'attache à « dépister les milieux différents et successifs qui mesurent la diffusion de ce texte, mais se trahissent en le corrigeant »¹⁶. Il nous montre la transformation que la réception fait subir aux discours eux-mêmes, à tel point qu'elle devient le laboratoire de la production de nouveaux discours. C'est ainsi que, pour l'historien, les règles de la production des discours et des pratiques sont les mêmes que celles de leur réception. En faisant l'histoire, il interprète la réception passée à la lumière même de la réception du passé que la société présente est supposée réaliser, de la même manière que l'écrivain sacré interprète le passé de la réception à partir des exigences mêmes de la réception présente...
- 12 Mais l'exégèse sert de modèle à l'historien pour une tout autre raison : elle prend appui plus sur des tactiques que sur des stratégies. La tactique est la logique d'une pratique qui, à la différence de la stratégie, ne saurait être l'objet d'une légitimation discursive. De Certeau, en bon exégète de Foucault, montre que l'auteur de *Surveiller et punir* (1975) fait appel au dispositif technologique du panoptique, pour expliquer le passage du modèle du châtiment royal à celui de l'enfermement pénitentiaire. Or, ce qui rend intelligible ce passage, c'est, de façon triviale, l'usage d'une technologie reçue qui a déjà cours dans la société. Le dispositif est là et la tactique consiste à l'adopter : tant mieux si ça marche... La tactique est une ruse, un détour, un exercice – au sens ignacien – où l'on se risque : elle permet de « faire sens » à tout niveau. Or, c'est bien ce *faire-sens* qui est ultimement recherché par l'historien. Ce dernier est, comme l'a souligné Paul Veyne, un tacticien, qui, sur la base d'une telle intention parvient, en interprétant des archives avec l'aide du hasard, à faire revivre le passé. Comme l'exégète, il est, pour reprendre les termes de de Certeau, « un rôdeur, un braconnier, et un bricoleur ». Qu'y a-t-il de commun entre ces trois personnages ? Ils sont chacun, mais sans le dire, à la recherche d'« un bon coup » à faire.
3. Le croisement du discours et du récit
- 13 L'écriture de l'histoire repose sur l'articulation des modèles du récit, de la légende et du discours¹⁷. Mais elle est, chez de Certeau, l'objet d'une analyse rigoureuse. Elle fait, en effet, se croiser la double polarité du discours et du récit, laquelle met en jeu une double rationalité : celle du réel pensé qui découle du discours et celle du réel vécu qui est le fruit de l'implication de l'historien. D'un côté, il y a le réel construit comme résultant de l'analyse discursive et, d'un autre, le réel construit, mais comme postulat du récit. Ce sont ces deux fils que tresse l'écriture de l'histoire.
- 14 1. Le *discours* est induit à partir d'une interprétation des documents. Interprétation qui altère le document, comme d'ailleurs, sa mise en œuvre. C'est cette opération, cette falsification du document par l'opération et de l'opération par le document qui fait surgir l'ordre d'une altérité, c'est-à-dire l'exigence d'un regard porté sur l'autre : mystique, fou, hérétique, croyant... De façon plus précise : si l'opération historique est un travail de découpage des documents, elle commence par *classer* ces derniers selon une certaine pertinence. L'historien n'est pas le cuisinier du Phèdre qui découpe l'objet selon des articulations préexistantes. Il classe les plis, les nervures, les arêtes qu'il découvre. Disons qu'il les invente, au double sens du terme : les failles sont déjà là, mais

virtuelles, aléatoires... C'est donc l'*analyse* qui lui permet de trier : une sorte d'analyse spectrale qui grossit les détails, ou plutôt qui dé-taille, le dé-tail étant la ponctuation d'un écart, qui explore les éléments constitutifs de l'ensemble : qui montre les discontinuités infimes cachées par la perception de la continuité, qui décrypte l'hétérogène sous l'homogène.

- 15 Mais cette pratique de la découpe qui ordonne ce qu'elle analyse – car on l'a bien compris : le classement n'est pas préalable à l'analyse : il l'accompagne – interprète les données qu'elle fait saillir et montre les corrélations existantes entre elles, dégage des rapports jusqu'ici informulés, recherche des combinaisons formelles entre les textes, entre les sourdes rumeurs d'archives... Telle est la pratique de la découpe : travail d'interprétation, et de traduction : l'interprétation produit des effets de réels pertinents et compréhensibles dont le discours est la traduction. Le regard de l'historien interprète, en étant à la fois interprétant et interprété. Regard scientifiquement appareillé : en quête de microcosmes ; regard mathématique en quête de proportion et de rapports ; regard dédoublé qui devient le spectateur de sa mise en scène, regard d'esthète : en quête non pas de ce qui touche, mais de la touche ultime, extrême : celle qui touche juste ce qui nous touchés. Affaire de tact, de tactique : regard tactile.
- 16 2. Le discours découpe : il obéit à une méthode d'intelligibilité qui sert à rendre compte de l'altérité que nous habitons. Mais c'est au récit qu'il revient de faire revivre ces paysages ou ces figures exhumés du passé. C'est bien nous qui nous découvrons dans le libertin du XVII^e siècle, dans l'athée du XVIII^e siècle qui a rejeté toute foi, dans le mystique nostalgique du cosmos sacralisé, fidèle serviteur de la Raison d'État ou fervent liturge des rites de loisirs ou des rituels sportifs ou médiatiques. Et pourquoi pas ? dans le sorcier dont nous partageons avec complicité les croyances ésotériques...
- 17 Le récit a, selon Michel de Certeau, une fonction déterminante. Il cite le discours ou, ce qui est la même chose, il cite et récite les effets du réel inédits découverts par l'analyse. Il rend compréhensible ce que le discours a rendu intelligible. Le récit raconte ce dont le discours rend compte. *Le travail de citation* fait parler les absents et les morts. Il les convoque symboliquement. L'art du récit consiste à rendre l'altérité compréhensive, en la maintenant dans ce qu'elle a d'inaccessible. Il aménage « un théâtre de la différence »¹⁸. Il recourt à des procédures bien connues, pour ne pas aliéner le passé, pour nous dépayser : noms d'un autre temps, propos rapportés, anecdotes curieuses, datations répétitives qui nous renvoient à un autre temps... *In illo tempore*... Mais le récit maintient la distance vis-à-vis de son objet non seulement en multipliant les marques symboliques de l'altérité, mais aussi en insistant sur la discontinuité qui préside à l'émergence de l'altérité. Aussi, au XVII^e siècle, le sorcier perd-il l'aura de son pouvoir, pour endosser les stigmates de l'hérétique.
- 18 Au fil de la citation, le récit met en intrigue ou en scène les effets du réel, et, ce faisant, il transforme en modèles les formes du discours. Si le travail de citation débouche sur un travail de modélisation, cela tient au genre littéraire utilisé (biographie, monographie, roman, enquête policière, rapport...). Mais le genre littéraire implique un style : poétique, romanesque ou neutre, qui tend aussi bien à esthétiser ou à emblématiser le passé qu'à séduire le lecteur. P. Veyne remarque que l'écriture historique doit « allier la connaissance du cœur et la beauté littéraire »¹⁹ En réalité, ces effets recherchés tiennent à la nature même du genre. Si l'on reprend la distinction de Genette, le récit historique n'est pas mimétique, il est diégétique (*diegesis*) : il est le

produit d'une construction. Il revendique la logique de l'enthymème qui confère à l'enchaînement des idées un semblant de rationalité. Rationalité qui repose sur une énonciation performative qui, sous le marteau de cette figure de rhétorique, fonde et réalise ce qu'elle dit. Elle est à la fois didactique et magistérielle. Le récit est, pour de Certeau, la diégèse d'une exégèse.

- 19 3. La *fiction* est le lieu du croisement du récit et du discours, elle est « le lieu d'une prise de parole », « d'un discours sur le discours ». Comme prise de parole, elle est le point de départ d'une attestation ou d'un témoignage (*fictio*, comme *fides*, renvoi à *fidere* : avoir confiance). À ce titre-là, elle engage la subjectivité de l'historien. Mais, comme métalangage, comme discours sur le discours, elle est le produit d'une fabrication (*fiction* nous renvoie à *ingere* : feindre, fabriquer, construire). La fiction est le cadre spatio-temporel de l'écriture historique, car elle permet de délier les discours et les pratiques à partir de la supposition d'un discours autre, qui initierait une pratique encore en gestation. Elle nous enjoint d'imaginer, de penser et d'adopter d'autres manières « de faire, de dire, et de croire » que celles que l'on a jusqu'ici connues.
- 20 La fiction peut être pressentie et intuitionnée préalablement à l'opération historique, mais elle n'est posée que si elle est vérifiée par l'opération historique elle-même. Elle est le lieu où resurgit l'altérité d'hier qui aujourd'hui devient la nôtre. C'est grâce à la magie d'une fiction que nous devenons contemporains de notre propre altérité. La levée de l'inconnu d'hier est aussi celle du méconnu d'aujourd'hui. C'est en la visant à la manière d'une idée-limite, au sens kantien, que l'on peut engager le travail de l'écriture. Elle est, selon de Certeau, « une fêlure d'irréel » qui fait irruption dans le réel. En clair, la fiction est le lieu de la fonction historique.
- 21 La *fictio*, d'abord, assigne à l'historien deux types de limite. La première, située en *amont* de son opération, marque moins l'origine que l'originaire, c'est-à-dire le surgissement de configurations d'une pratique donnée au fil du temps. C'est ainsi que l'on peut faire l'archéologie des diverses figures de la sorcellerie, de la folie, du mysticisme. Mais cette limite, posée en amont, resurgit en *aval* comme étant la résistance même de l'objet étudié. On a beau le découper pour en interroger l'origine, il échappe comme tel et se présente toujours comme clivé... Ainsi l'historien est-il toujours confronté à la limite interprétée comme étant le signifiant d'une altérité que l'on ne saurait saisir autrement que comme l'émergence symbolique de sa propre perte, de son propre retrait. La fiction comme fonction articule l'objet résistant au discours qui ose le poser.
- 22 Du même coup, la fiction rapporte *le passé au présent*. Elle nous fait croire, grâce à la limite qu'elle dessine, qu'il y a de la continuité, que le passé reflue vers nous, que les morts nous reviennent dans le silence. D'une certaine façon, grâce à la fiction, le réel nous arrive : tantôt sous la forme continue de faits rapportés qui sont reliés les uns aux autres, pour autant que chacun d'eux soit l'indice des autres, tantôt sous la forme discontinue de l'événement qui bouleverse l'échiquier des indices repérés. Ainsi, en est-il de la sortie de la foi religieuse hors de l'institution et, plus radicalement, de l'exténuation du croire religieux qui délaisse aujourd'hui le champ des messianismes, pour se recomposer sur le champ des croyances utilitaires. On perçoit mieux alors pourquoi de Certeau retrouve, dans l'analyse du quotidien, le jeu d'une fiction assimilée à une visée utopique à court terme.
- 23 Mais c'est avant tout la liaison du *discours et du récit* que réalise la fiction. D'un côté, les discours passent dans le récit qui leur donne corps : ce dernier les fait parler comme des personnages, les montre en train d'échanger, de se transformer et de se substituer

les uns aux autres. Voici que le murmure des archives devient la prose du monde. Mais c'est bien l'auteur du récit qui fait parler le monde, en prêtant son « corps scripturaire » à la rumeur des discours. À la suite de Michel Foucault, de Certeau met en rapport trame discursive, sujet parlant et objet parlé²⁰. Mais il va plus loin que lui, en faisant appel à l'expérience d'une subjectivité narrative qui soit à la fois la cause et l'effet du passage des discours dans les récits. Le sujet en question n'est pas l'individu, mais bien l'auteur. Il est lui-même divisé dans le double jeu qu'il conduit, et cela sur trois plans : il prend la parole et se tait pour devenir le support anonyme de paroles et le complice d'un « nous » conventionnel ; il agit, dans le discours, en opérateur technicien et se pose, dans le récit, en témoin de ce qu'il feint ; il est enfin partagé parce que sans cesse confronté à la limite qui sépare les énoncés de savoir et l'opacité d'un non-savoir qui ne cesse de grossir.

- 24 Sur le parcours qui va du discours au récit, nous trouvons la subjectivité et sur le parcours qui va du récit au discours, nous trouvons la légende. D'une certaine façon, le récit, en repassant dans les discours se fixe en légende. Là il devient disponible et les discours y préservent leur altérité. La légende est à entendre dans son double sens de récit codé et de clef de lecture explicative qui permet de lire un dessin, un plan, une carte. Elle constitue une nouvelle archive qui doit être lue elle-aussi (*legendum*), c'est-à-dire réinterprétée, revue et corrigée par une fiction qui générera à son tour une autre légende. La légende est le dépôt de l'invention de l'histoire.
- 25 L'analyse précédente illustre sur le vif, pour ainsi dire, une forme de réception revendiquant la logique de l'intertextualité. On perçoit à quel point de Certeau réinterprète les thèses de Foucault aussi bien en fonction de pratiques spécifiques comme celle de l'élucidation psychanalytique (*Auf-klärung*) de l'histoire collective ou individuelle ou celle des tactiques de l'invention du quotidien, qu'en fonction de présupposés qui découlent d'un pari revendiquant une fiction constituée de déterminations paradoxales : d'un côté, critique du pouvoir et des institutions, mais aussi désir de retrouver l'écho d'une parole propre, libre et vraie ; d'un autre côté, quête mystique d'un Dieu, grand Absent de l'histoire dont il demeure le chiffre, pour reprendre un terme de Pascal. Malgré l'inspiration spirituelle et théologique qui habite son oeuvre, de Certeau reste fidèle à l'intention et à la méthode de Foucault. Si Foucault met en tension l'éthique et le politique, de Certeau met en tension la mystique et le politique. Mais l'exigence contenue dans ces deux tensions paradoxales est au fond la même : elle engage une critique des institutions et des pouvoirs qui vise à libérer la parole des marginaux : que cette parole soit confisquée, étouffée, manipulée, enfermée, condamnée, « ex-foliée ».

ANNEXES

Compte rendu des discussions

Liane Mozère rappelle que le « pas de côté » de Michel de Certeau doit être mis en relation avec la théorie américaine du « point de vue » (Standpoint theory) qui a permis de réintroduire dans

les analyses de type historique mais aussi philosophique le point de vue des femmes. Judith Revel signale cependant qu'il ne faut pas perdre de vue que « les femmes », cela constitue une population qui entre exactement dans la production de population que décrit Michel Foucault comme instrument de contrôle social.

Philippe Artières pose la question du style, repérant que Michel Foucault comme Michel de Certeau ont tous deux une manière, un style particulier, mais aussi que de Certeau a sans doute été le premier à remarquer qu'il y a une poétique de l'écriture foucauldienne dans *Surveiller et punir* qui n'est pas la même que dans la *Volonté de savoir*. Jean-Paul Resweber rappelle que le style c'est avant tout une manière d'interpeller les lecteurs. Il signale aussi que la trope privilégiée de de Certeau est la métonymie qui lui permet à la fois de faire glisser les figures mais aussi de fabriquer les discontinuités. Judith Revel signale cependant que cette question du style est une question ambiguë puisqu'une des manières d'identifier Foucault est justement de passer par le style. Cette « littérisation » a eu tendance à réduire le style de Foucault à une simple rhétorique. Foucault, paradoxalement, a donné un statut très particulier à la littérature, surtout dans les années 60. Si c'est dans ces années que Foucault parle d'épistémès (en particulier dans *Les Mots et les Choses* en 1966), dans lesquels tout savoir devait se jouer, il s'est intéressé à des figures et à des textes littéraires comme ceux de Raymond Roussel qui, justement, ne pouvaient pas rentrer dans ces épistémès. Signe, conclut Judith Revel, que pour Foucault quelque chose doit se jouer au niveau de la parole, lieu d'une production de subjectivité.

NOTES

- 1.. Voir Michel DE CERTEAU, *Histoire et psychanalyse entre science et fiction*, Paris, Gallimard, Folio/Essais, 1987 et aussi *L'Invention du quotidien, les arts de faire*, Paris, Gallimard, Folio/Essais, t. I, 1990, p. 75-81.
- 2.. Voir Luce GIARD, H. MARTIN, Jaques REVEL, *Histoire, mystique et politique*, Grenoble, J. Million, 1991.
- 3.. Voir le chapitre consacré à Pierre Bourdieu à ce propos dans *L'Invention du quotidien*, op. cit., p. 82-96. De Certeau montre que l'analyse « ethnologique » que fait Bourdieu de la maison kabyle et de la généalogie béarnaise échappe à la logique de l'*habitus*.
- 4.. Voir sur cette question des points communs et des divergences entre Michel Foucault et Michel de Certeau : Éric MAIGRET, « Lectures et réceptions d'une œuvre. Les trois héritages de Michel de Certeau », *Annales HSS*, mai-juin 2000, n° 3, p. 511-549. Voir aussi Luce GIARD, *Michel Foucault. Lire l'œuvre*, J. Million, 1992.
- 5.. Michel FOUCAULT, *Les Mots et les Choses*, Paris, Gallimard, 1966.
- 6.. C'est par cette expression (*Geschichtsschreibung*) que Freud caractérise le genre littéraire de son livre *Moïse et le monothéisme*. Voir Michel DE CERTEAU, *L'Écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1973.
- 7.. Voir Luce GIARD, op. cit.
- 8.. DE CERTEAU voit en Leszek Kolakowski celui qui a pensé la mort de l'histoire globale : *L'Absent de l'histoire*, Paris, Mame, 1973, p. 114.
- 9.. *Histoire, mystique...*, op. cit., p. 73.
- 10.. Michel Foucault, comme Michel de Certeau, reste en marge du courant des Annales, même s'il semble se rapprocher du courant de la troisième période, celui de l'histoire des mentalités. Il se rapproche plus de Philippe Ariès qui analyse, par exemple, dans son livre sur *L'Histoire de l'enfance en Occident*, les pratiques qui, nouées autour du sentiment de famille naissant au XVII^e siècle, ont permis la reconnaissance de l'enfant

comme personne à part. Le sentiment de famille est analogue aux pratiques du pouvoir impérial qui, arrimées aux « représentations » du « peuple-troupeau », expliquent, selon Georges Ville, la cessation des combats des gladiateurs. Le texte de Veyne intitulé « Foucault révolutionne l'histoire » éclaire cette problématique spécifique aussi bien à Foucault qu'à de Certeau (voir Paul VEYNE, *Comment on écrit l'histoire ?*, Paris, Le Seuil/Points, 1978, p. 383-429.)

11.. Voir *Guide spirituel de Jean-Joseph Surin*, Paris, Desclée de Brouwer, 1960.

12.. Voir *Une politique de la langue. La Révolution française et les patois*, avec D. JULIA et Jaques REVEL, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des histoires », 1975.

13.. Michel DE CERTEAU, *L'Absent de l'histoire*, op. cit., p. 172.

14.. *La Fable mystique*, op. cit., p. 281.

15.. *Ibid.*, p. 280.

16.. *Ibid.*

17.. Voir Michel FOUCAULT, « Faire l'histoire », *Dits et écrits*, T I, p. 595 s. Comparer ce texte avec Michel DE CERTEAU, *L'Écriture de l'histoire*, op. cit., chap. 1 et 2.

18.. Michel DE CERTEAU, *L'Absent de l'histoire*, op. cit., p. 175.

19.. Paul VEYNE, *Faire l'histoire*, Paris, Seuil, 1971, p. 273.

20.. Michel FOUCAULT, « L'arrière-fable », *Dits et écrits*, T. I, p. 506.

RÉSUMÉS

L'œuvre de Michel de Certeau peut être considérée comme étant le témoignage exemplaire d'une réception critique de l'œuvre de Michel Foucault. Cette réception finit par produire un intertexte dont la matrice est celle de l'écriture de l'histoire. Les divergences qui sont de taille sont notamment relatives à l'usage que fait de Certeau de la psychanalyse et de la théologie mystique. Elles ne sauraient pour autant minimiser la portée et l'originalité de cette relecture.

M. De Certeau's works can be considered as an exemplary evidence of a critical reception of Michel Foucault's works. It ultimately generates a hypertext based on the writing of history. There are significant discrepancies between the two approaches: especially those relative to the use De Certeau makes of psychoanalysis and mystical theology. This does not lessen the scope and the originality of his reflection.